Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée

Band: 11 (1890)

Heft: 4

Artikel: Les dernières découvertes de l'expédition de Stanley : (suite et fin. Voy. p. 27)

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-133884

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

recevra les documents, papiers de bord, etc., etc. Il sera ouvert aux officiers de marine de toutes les nations pour leur faciliter la chasse aux négriers. Des bureaux auxiliaires pourront être établis sur d'autres points de la côte d'Afrique, et tous les trois mois les documents seront communiqués à un bureau central qui sera créé à Bruxelles.

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES DE L'EXPÉDITION DE STANLEY

(Suite et fin. Voy. p. 27.)

La chaîne méridionale du Rouvenzori s'étend comme un promontoire entre deux larges étendues de l'ancien lit de l'Albert-Édouard. Les plaines intermédiaires étaient en effet jadis recouvertes par les eaux du lac. Des rivières considérables les sillonnent venant du Rouvenzori, sans que le sol en bénéficie le moins du monde. A l'époque où l'expédition les traversa, l'herbe en était desséchée, ce qui donne à cette région l'apparence d'un désert; et cependant il a dû y avoir naguère une population très dense, à en juger par les nombreuses zeribas servant à abriter les troupeaux pendant la nuit. Les incursions des Wa-Ganda et des Wa-Rasoura ont dépeuplé le pays des Wa-Songora, les premiers occupants, dont quelques-uns sont encore au service des Wa-Rasura, leurs maîtres actuels.

L'aspect du Rouvenzori répond rarement à ce que l'on pourrait attendre d'une sommité de 5500 m à 5700 m. « Le plus souvent, » dit Stanley, « il semblait nous surplomber comme un nuage orageux des tropiques pour se dissoudre sur nous en pluie torrentielle. Au coucher du soleil, un pic par-ci, une crête par-là, un faîte au delà, blancs de neige, attiraient la vue, entourés de nuages dentelés, tourbillonnants et tournoyants, puis les ténèbres de la nuit. »

« Souvent aussi, lorsque, au lever du soleil, le Rouvenzori apparaissait frais, propre, dans un éclat pur, avec de profonds espaces bleus à l'entour, chaque ligne, chaque dent, chaque monticule, chaque pointe de rocher semblable à une tourelle, étaient marqués nettement, et se voyaient distinctement; mais ensuite le tout se dérobait derrière des masses de brouillards, les nuages s'entassaient les uns sur les autres au point de rendre l'immense montagne invisible comme si nous nous fussions trouvés à des milliers de kilomètres d'elle. En outre, comme le pic neigeux se trouve placé dans les profondeurs de la chaîne, plus on approche de

sa base moins on le voit, parce que des sommets s'interposent et empêchent la vue. »

L'altitude indiquée par Stanley n'est qu'approximative, les angles mesurés pour la triangulation étant trop petits. Lorsque les observateurs croyaient être en état de prendre des déterminations exactes, l'inconstante montagne s'enveloppait soudain de nuages et se dérobait à la vue. Presque tous les officiers de l'expédition eurent le désir de faire l'ascension de cette montagne qui rivalise avec le Kilimandjaro, le plus élevé des sommets africains[1]; mais malheureusement leurs forces ne le leur permirent pas. Émin-pacha ne put monter qu'à 300^{m} au-dessus du camp; en revanche le lieutenant Stairs atteignit une hauteur de 3500^{m}, mais il fut arrêté par des ravins profonds qui le séparèrent du pic neigeux et l'empêchèrent d'atteindre celui-ci. Il a fourni à Stanley, sur son ascension, un rapport publié dans les *Proceedings* de la Société de géographie de Londres, et dans le *Scottish geographical Magazine;* nous lui empruntons ce qui suit:

De bonne heure, le 6 juin, accompagné d'une quarantaine de Zanzibarites, il partit du campement, traversa la rivière et commença l'ascension de la montagne. Pendant les trois cents premiers mètres, la marche fut assez facile, grâce à un sentier d'indigènes qui conduit à un certain nombre de cabanes dans la montagne. Elles sont construites sur le type ordinaire circulaire, si commun dans la plaine, avec cette différence toutefois que le bambou tient une large place dans la construction de l'intérieur. Les vivres des natifs, que l'on y trouve, consistent en maïs, bananes et racines de colocasia. En quittant ces huttes, on laisse derrière soi les hautes herbes, pour entrer dans une zone de buissons épineux qui rendent la marche plus difficile. A mesure qu'on s'élève, on rencontre encore quelques huttes du même type, mais les natifs les ont quittées quelques jours auparavant; de tous côtés apparaissent les dracaena, çà et là une fougère arborescente, et un palmier mouab, et des deux côtés du sentier s'entrelacent de longues ronces de toutes formes. Les indigènes se montrent sur les hauteurs et sur les pointes des montagnes, s'efforçant d'effrayer les ascensionnistes en tirant des coups de feu et en sonnant de leurs cors. Stairs n'en continue pas moins sa marche, et bientôt les natifs disparaissent et ne lui causent plus d'ennuis.

Une brume épaisse empêche de rien voir des plaines qui s'étendent

[1] M. Johnston évalue à 5745^{m} l'altitude du Kibo, la cime la plus élevée du Kilimandjaro.

au pied des montagnes. La pente devient plus forte; on atteint bientôt le dernier établissement de natifs qui ne cultivent plus que des fèves et des colocasia; les bananiers ont disparu. Au delà, pour atteindre la forêt, il faut ramper sur les mains et sur les genoux, tant la pente est rapide. La forêt consiste en bambous, d'abord peu denses, mais elle devient plus épaisse à mesure qu'on s'élève. L'air change subitement, il est plus frais, plus pur, plus reconfortant. Arrivés à cette altitude, les Zanzibarites paraissent avides de monter plus haut. Au sortir de la forêt de bambous, les ascensionnistes voient se dresser devant eux un pic qui les domine de 400^{m}; ils commencent à le gravir et rencontrent bientôt des bruyères arborescentes dont quelques-unes ont de 6^{m} à 7^{m} de haut, et au travers desquelles il faut se frayer un passage au prix de beaucoup de temps et de fatigue. Le sol est recouvert d'un tapis de mousse, émaillé de violettes bleues, de lichens, et d'autres plantes dont Stairs fait collection pour les rapporter à Émin-pacha. Un brouillard humide entretient la végétation sur ces pentes et rend le sol très glissant.

Vers le soir, on dresse le camp; des branches de feuillage sont assemblées de manière à fournir un abri; on amasse du bois à brûler, mais il est tellement humide qu'il ne peut pas flamber; aussi, quoique l'altitude ne soit que de 2,800^{m}, les Zanzibarites, légèrement vêtus, souffrent-ils beaucoup du froid. Les sommets de la montagne apparaissent, mais devant l'explorateur s'ouvrent trois énormes ravins, au fond desquels sont d'épaisses forêts, où il faudrait s'ouvrir un chemin la hache à la main pour pouvoir atteindre la limite des neiges.

Le lendemain matin, Stairs choisit quelques-uns des hommes les plus robustes, renvoie les autres au bas de la montagne et veut continuer l'ascension. La nuit avait été extrêmement froide; quelques-uns de ses gens souffraient de la fièvre; toutefois, ils étaient pleins de courage et ils gravissent la pente avec entrain. Au bout de trois heures, le pic neigeux se montre à 5 kilom. de distance; seulement, les difficultés à vaincre pour atteindre la première neige à travers les ravins exigeraient au moins une journée et demie. Le manque de vivres et de vêtements chauds oblige Stairs à renoncer à pousser plus loin; il avait atteint une altitude de 3500^{m} environ; le pic neigeux s'élevait encore à peu près à 2000^{m} plus haut, ce qui donne à ce sommet une hauteur approximative de 5500^{m}. Ce n'est pas cependant le pic le plus élevé du Rouvenzori. A l'aide d'une lunette, l'explorateur put comprendre la forme exacte de la montagne. La cime la plus haute est couronnée d'une masse irrégulière de rochers ébréchés et elle a la forme d'un cratère. La pente à

l'est et à l'ouest est très abrupte. La neige la recouvre partout où l'inclinaison n'est pas trop forte ; le champ de neige le plus vaste doit avoir de 100m à 200m de large, l'épaisseur en est considérable, car la roche noire, de nature volcanique, n'émerge de la surface qu'en deux endroits. Des traînées de neige descendent dans les ravins ; de la limite inférieure des neiges jusqu'au sommet du pic, il peut y avoir de 300m à 400m. Du centre du pic neigeux partent, comme autant de rayons, des promontoires qui font que les cours d'eau formés à cette hauteur descendent en s'écartant toujours plus les uns des autres, jusqu'à ce qu'ils atteignent la plaine, où ils vont se verser dans le Semliki ou dans l'Albert-Nyanza. Un autre pic neigeux doit avoir une hauteur encore plus considérable. Des forces volcaniques ont certainement agi dans cette région, comme l'atteste le grand nombre de pics coniques rangés autour de la masse centrale. La montagne est presque dépourvue de vie animale. Les espèces végétales rapportées de cette ascension ont été déterminées par Émin-pacha, qui les enverra au Dr Schweinfurth.

Revenons maintenant à Stanley et au gros de l'expédition. De l'Ou-Songora, il se dirigea vers le Toro, ayant à sa droite l'Albert-Édouard-Nyanza. Après une marche d'une trentaine de kilomètres, il tourna à l'est et, quittant la plaine de l'extrémité septentrionale du lac, il gagna les régions élevées de l'Ou-Haiyana, puis, inclinant au sud-est, il arriva à Ou-Nyampaka qu'il avait vu pour la première fois en 1876. Au sud de cette localité, se trouve l'Ankori, pays vaste et très peuplé, dont la partie basse est à plus de 1600m au-dessus de la mer, tandis que les montagnes atteignent 2100m.

En suivant la base de Rouvenzori, il avait cheminé entre le pays des Wa-Konjou qui habitent la partie inférieure de la montagne, et celui des Awamba qui occupent la région forestière de la vallée du Semliki. Les Wa-Konjou sont la seule tribu habitant la montagne ; ils construisent leurs villages jusqu'à une hauteur de 1600m au-dessus de la mer. En temps de guerre, — car les Wa-Rasura ont aussi envahi leur pays, — ils se retirent dans la région des neiges. Jusqu'à l'angle sud-ouest du Rouvenzori, les pentes de la montagne sont parfaitement cultivées ; les champs de patates douces et de millet, ainsi que les plantations de bananes abondent ; la banane sauvage supporte très bien le froid des sommets les plus élevés où les Wa-Konjou aient construit leurs villages.

Assez hostiles au début, les Wa-Konjou se firent bientôt les alliés de Stanley ; leurs ennemis les Wa-Rasoura s'étant enfuis à l'approche de ce dernier, ils se lièrent d'amitié avec ceux dont la présence effrayait

leurs oppresseurs. Ils amenèrent à l'expédition des chèvres, lui apportèrent des bananes, de la bière indigène en abondance et la renseignèrent sur les mouvements des Wa-Nyoro.

La race de l'Ou-Songora est belle, et a beaucoup de ressemblance avec celle des indigènes de l'Ankori et du Karagoué, ainsi qu'avec les populations pastorales de l'Ou-Ganda. Les natifs se nourrissent de lait et de viande crue.

Quant aux indigènes du Toro, ils sont un mélange des classes supérieures de nègres ayant quelque affinité avec les Wa-Ganda. Ils se sont tellement mêlés aux Wa-Nyoro inférieurs que Stanley n'a pu reconnaître en eux aucun trait saillant caractéristique. Il en est de même des Wa-Haiyana. Le prince héritier de l'Ou-Songora reproduit le type parfait du Galla pur comme on peut le trouver au Choa. Mais les familles royales ne sont pas seules à posséder ces beaux traits. Le type éthiopien est très commun parmi les Wa-Huma de ces plateaux de l'Afrique centrale; la majorité des Wa-Huma peut se vanter de posséder des traits aussi réguliers, aussi beaux, aussi délicats que des Européens.

Les pays situés au sud de l'Albert-Édouard-Nyanza sont encore inexplorés, et l'on n'en connaît que peu de chose; mais ce que l'on en sait permet de dire qu'ils diffèrent beaucoup de ce que présente la carte du Mouta-Nzygué dans le *Continent mystérieux*.

Les tribus de l'Ou-Konjou, de l'Ou-Songora et de l'Ankori ne connaissent le Ruanda que sous le nom d'Ou-Nyaringi. C'est une région très vaste s'étendant à l'ouest jusqu'au Nil-Alexandra et au bassin du Congo; elle est séparée du lac Albert-Édouard par une longue journée de marche. Les habitants en sont, paraît-il, fort belliqueux, et sous le rapport du nombre et de la force, ils ne le cèdent en rien aux tribus de l'Ou-Ganda.

Depuis le moment où l'expédition avait quitté Kavalli, elle avait subi des vicissitudes de climat considérables. Du climat tempéré et agréable de la région à l'ouest du lac Albert, elle était brusquement descendue dans l'atmosphère étouffante de la vallée du Semliki. Les jours et les nuits étaient également insupportables; quelques-uns des membres de l'expédition eurent beaucoup à en souffrir. Dans les plaines situées au nord du lac Albert-Édouard, la terre, sous l'influence du soleil, était littéralement cuite; les herbes étaient brûlées, et les rayons du soleil eussent été réellement intolérables sans la présence d'un brouillard opaque. Le froid se fit de nouveau sentir à la montée du plateau oriental ce qui amena une recrudescence de fièvres, de paralysies et de douleurs

rhumatismales qui attaquèrent Européens et indigènes. A 2000m au-dessus du niveau de la mer, le givre du matin était fréquent. En arrivant dans l'Ou-Sinja, à l'angle sud-ouest du lac Victoria, la santé générale devint meilleure, et les cas de fièvre furent plus rares.

Nous avons déjà cité la découverte faite par Stanley de l'extension considérable du lac Victoria-Nyanza vers le sud-ouest[1]. Plus tard, sans doute, nous aurons beaucoup de détails à ajouter à ceux des découvertes rapidement annoncées jusqu'à aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE[2]

Dr G. Warneck. Die Stellung der evangelischen Mission zur Sklavenfrage. Gütersloh (C. Bertelsmann), 1889, in-8°, 126 p. M. 1.50. — On a pu croire un moment que le mouvement anti-esclavagiste rallierait, en Allemagne, comme il le fait dans d'autres pays, tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de confession religieuse, ni de partis politiques. Malheureusement les souvenirs du Kulturkampf d'un côté, et l'opposition aux entreprises coloniales allemandes de l'autre, ont paralysé l'élan d'une grande partie des sujets de l'empire, même parmi ceux que l'on aurait dû supposer le mieux disposés en faveur des victimes de la traite et de l'esclavage. Nous avons déjà mentionné les résolutions de la Conférence missionnaire de la province de Saxe de se tenir absolument à l'écart du mouvement anti-esclavagiste, en laissant à la mission seule le soin d'amener l'abolition des deux fléaux susmentionnés. Une telle résolution devait entraîner, comme explication, un travail exposant les motifs de cette abstention. C'est celui dont nous donnons le titre ci-dessus, et dont une partie a été lue à une conférence de délégués des Sociétés missionnaires réunis à Brême. Nous ne sommes pas surpris que l'auteur ne trouve qu'à critiquer dans les œuvres des missions romaines, ni qu'il se défie des manifestations de la Société

[1] Jusqu'ici, le plus grand des lacs d'eau douce était le lac Supérieur avec une superficie de 84,444 kilom. carrés; le Victoria-Nyanza, qui passait pour en avoir 83,310, ne venait qu'au second rang; l'extension découverte par Stanley et évaluée par lui à 1900 milles carrés, soit 4900 kilom. carrés, lui donne une surface approximative de 88,200 kilom. carrés; il passe au premier rang, ayant environ 3700 kilom. carrés de plus que le lac Supérieur.

[2] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*